

MATA-BOIKE, Chef des Iboko-Mabale (Vers 1810 - poste des Bangala, septembre 1886).

Son nom se trouve dans la littérature coloniale sous diverses graphies: Mata-Buyke, Mata mwinke, Mata-Mayiki, Mataboike et Mata-Boike. Il a été interprété différemment: *Lord of many guns* (Stanley); *Head-man Plenty or Plenitfulness* (Weeks). Ces interprétations en donnent le sens littéral en kibangi et en boloki. Coquilhat donne le sens réel: *mata* est un titre de noblesse, suivi du nom de celui dont le porteur est l'héritier politique. Mata-Boike signifie donc: fils aîné de Boike. Du vivant de son père, il s'appelait Engwangola (Coquilhat) ou Ngemba (tradition actuelle). Selon la coutume du pays, à la mort de son père, il reçut le titre honorifique de Mata-Boike.

D'après la tradition, son grand-père, Lokole, était un homme important lors de l'établissement des gens d'Iboko au pays. Mata-Boike, notable de Bobanga, un groupe des Iboko habitant Mankanza, resta dans l'ombre jusqu'à la mort de son cousin et principal rival Mata-Mumbeté, tué dans un combat contre les Bobeka. Grand féticheur, Mata-Boike acquit de l'influence parmi les Iboko et les Mabale, unis contre les agresseurs Bobeka, Boloki et Ngili. Ses victoires lui valurent le surnom: Wanyeza Ngunda, signifiant: il a fait taire les gens de la rive du fleuve. Son autorité s'étendait sur la rive droite du fleuve de Monsembe à Lusengo et était limitée au Sud par les Boloki de Bokomela et les Bobeka au Nord. Sur la rive gauche, les Bolombo, Lobolo et Ndonga reconnaissaient aussi sa suzeraineté. « Mata-Boike gouvernait un des plus vastes Etats des bords du Congo équatorial » (Coquilhat, *Sur le Haut-Congo*, p. 202). Il avait épousé des filles des chefs de Bolombo, de Mabale, de Mbenga, de Bokombo, de Ngombe, etc. Cette politique matrimoniale lui garantissait l'appui de ces groupes. Ne possédant pas d'armée permanente, son pouvoir n'avait rien d'absolu. Les décisions résultaient de longues discussions avec les chefs et les notables de la confédération. Il faisait la guerre surtout aux Bobeka, qui occupaient l'embouchure de la Mongala et aussi les rives un peu en aval du fleuve (Congo, Zaïre). Son principal adversaire Monoko mwa Nkoi dut se retirer en amont de la Mongala et les Bobeka ne regagnèrent leur ancien emplacement qu'en 1888, lorsque, à la suite de l'intervention du chef de poste Van Kerckhoven, Lusengi, nouveau chef des Bobeka, se réconcilia avec les Iboko.

Lors de son premier passage en février 1877, Stanley dut livrer aux Iboko son trente-et-unième combat, « l'avant-dernier et certainement le plus acharné de tous ceux soutenus sur ce terrible fleuve ». Leur ardeur au combat valut aux Bangala le titre de « Ashanti du Livingstone » (Stanley). Revenu au Congo comme commandant de l'entreprise Léopoldienne, Stanley fit escale à Iboko en octobre 1883 et devint frère de sang de Mata-Boike. Celui-ci lui demanda de fonder une station, mais Stanley se rendit d'abord aux Stanley Falls. De retour des Falls, Stanley ne réussit pas à fonder le poste projeté. Cet échec était dû non seulement aux vols commis par les Bangala, mais aussi à l'opposition des commerçants d'Irebu. En mai 1884, Mata-Boike passa outre les réticences des Iboko et admit des hommes blancs chez lui; il craignait en effet que ceux-ci ne s'installent chez ses adversaires, les Bobeka.

Durant les quinze mois (19 mai 1884 -

9 juillet 1885) que le fondateur, Camille Coquilhat, jetait les bases du poste, le chef Mata-Boike lui venait régulièrement en aide. La situation de Mata-Boike n'était guère facile: il devait garder son autorité sur les siens sans compromettre son amitié avec son hôte, lequel lentement mais sûrement lui dérobaient une partie de son pouvoir, en s'arrogeant l'arbitrage des affaires politiques et le contrôle du commerce dans la région. Mata-Boike perdit encore plus de son pouvoir sous le successeur de Coquilhat. Van Kerckhoven faisant la guerre aux Mabale, Mata-Boike ne put qu'offrir ses services au blanc, devenu pratiquement maître de Mankanza. Dans la suite, Mata-Boike fut tenu à l'écart; Van Kerckhoven traitait directement avec ses sujets sans passer par lui et les engagea à son service sans l'accord du chef. Trop âgé, Mata-Boike ne songeait plus à s'opposer à Mbula Matari. Cette démission permit à Baert, successeur de Van Kerckhoven en avril 1886, de maintenir et de renforcer l'autorité de l'Etat. En août 1886, peu de temps avant sa mort, Mata-Boike accueillit de nouveau son « fils », Coquilhat.

Mata-Boike mourut en septembre en l'absence de Coquilhat, qui s'était porté au secours de Deane et Dubois, chassés de la station des Stanley Falls par les Arabes, le mois précédent, malgré le courage des cinquante soldats originaires des Bangala. Baert, commandant intérimaire, fit enterrer Mata-Boike avec tous les honneurs militaires, s'efforçant d'éviter ainsi les sacrifices humains coutumiers. Sa tombe, à côté du poste de l'Etat, se retrouve encore facilement: elle est flanquée de deux palmiers géants, plantés lors de l'enterrement. A Mata-Boike succéda son fils Boike, intronisé par Coquilhat et non plus par le seul consentement des notables. Boike continua la politique de coopération de son père; en 1894, à l'occasion de l'Exposition d'Anvers, il se rendit en Belgique avec trente-neuf autres Bangala.

De toutes les descriptions de Mata-Boike, celle laissée par Stanley est la plus haute en couleurs:

« Mata-Buyke (Seigneur de beaucoup de fusils), doyen des chefs de la tribu, était un vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, cheveux gris, taillé en colosse. La carrure de ses épaules et sa tête massive, le pénétrant éclat de son oeil solitaire qui ornait son visage, tout lui donnait un air cyclopéen. Il devait, selon moi, mesurer 1,86 m de hauteur et était doué d'une voix sonore qu'on entendait nettement à des centaines de mètres de distance quand il l'élevait pour haranguer sa tribu. La peau, grise et là pendante, était creusée de rides profondes attestant le grand âge du personnage. Mais quand Mata-Buyke redressait sa haute taille en s'appuyant sur sa canne, à peu près aussi longue et aussi lourde qu'un mât de canot et que sa voix stentorianne s'enflait au-dessus des têtes des centaines de Bangala accourus à son appel, on sentait chez ce grand vieillard une verdeur, une vigueur de tempérament étonnantes. Ce n'était ni le plus avenant, ni le mieux doué des hommes que j'eusse rencontrés en Afrique, mais à en juger par la robustesse de sa personne, les parfaites proportions de ses membres et l'expression du visage empreinte d'une véritable puissance, il avait dû être naguère le spécimen le plus étonnant de virilité physique qu'il fut possible de voir dans l'Afrique équatoriale. Il nous apparût à nous-mêmes comme un Milton

de Crotone, un vieil Hercule, un moderne Samson » (H.-M. Stanley, *Cinq années au Congo*, p. 416-418).

Coquilhat nous décrit ses activités journalières:

Mata-Buike pratique un bien singulier genre d'existence, il doit être solide pour y résister. Sa journée consiste en palabres et en libations. Il fait souvent une lieue à pied, mais use plus habituellement de la pirogue. Il se lève dès la première heure et souvent bien avant, car je l'entends parfois faire, avant l'aube, un discours retentissant, contenant quelque avis important au village endormi. Il s'accroupit alors près de son feu et mange, très peu, vers huit à neuf heures. Il vaque ensuite aux affaires politiques ou à la recherche de pots de bière de canne à sucre... Mata-Buike peut boire de dix à vingt-cinq litres de cette bière très alcoolique en une seule journée et rarement il est ivre (C. Coquilhat, *Sur le Haut-Congo*, p. 249-250).

Grand polygame, il avait une cinquantaine

de femmes de tout âge, mais il n'eut que trois filles épousées par les seigneurs de Lolobolo-Bolombo, de Mbenga et de Mabale, et deux fils dont le premier mourut avant son père.

Coquilhat qui s'est fait photographe en compagnie de Mata-Boike, a bien résumé le rôle du grand chef des Bangala:

En donnant aux mots la valeur toute relative que l'insuffisance d'éducation de ces sauvages comporte, je vois en Mata-Buike un sage, un homme bienveillant et supérieur qui a vaguement pressenti le progrès que les hommes blancs pourront assurer à son pays. En tant que Bangala, c'était un ami fidèle et il fut par le rôle de réconciliation qu'il avait assumé, le co-fondateur de notre établissement (*Ibid.*, p. 359).

2 août 1973.

[J.O.]

J.-E. Mumbanza.

R. Stanley - A. Neame (éds): *The Exploration Diaries of H.M. Stanley (Londres, 1961, p. 164)*. — H.-M. Stanley: *Through the Dark Continent* (Londres, 1878, II, p. 290-302). — *Id.*: *The Congo and the Foundation of its Free State* (Londres, 1885, II, p. 79-90, 171-180). — C. Coquilhat: *Sur le Haut-Congo* (Bruxelles, 1888). — H. Ward: *Five Years with the Congo Cannibals* (Londres, 1891, p. 128-131). — J.R. Werner: *A Visit to Stanley's Rear-Guard at Major Bartelot's Camp on the Aruwimi with an Account of River-Life on the Congo* (Londres-Edimbourg, 1889, p. 78-82, 199). — J. Weeks: *Among Congo Cannibals* (Londres, 1913, p. 163-167, 169). — R. Deroo - A. Poortman: *W.F. Van Kerckhoven, een groot Mechels koloniaal Pionier* (Malines, 1953, p. 35-40). — *Le Mouvement géographique*, I, 1884, 3, p. 10-11; 9, p. 35; 23, p. 90-91; III, 1886, 26, p. 107-108.

Traditions orales recueillies à Mankanza et Bobelu en septembre 1970.